

## « Suzanne ou les Désarrois amoureux II »

Hélène Richard

---

Numéro 77, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27668ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Richard, H. (1995). Compte rendu de [« Suzanne ou les Désarrois amoureux II »]. *Jeu*, (77), 206–209.

retrouver le chemin de son imagination en contant ses histoires pour qu'ils puissent les jouer. En faisant vivre la folie et les fictions de ce chevalier imaginaire, c'est le mouvement de la création artistique qu'illustre ce spectacle. La vision proposée par cette pièce mérite d'être louée à plusieurs égards, mais on peut se demander si le ton un peu bon enfant du texte touchera les jeunes d'aujourd'hui. Elle s'adresse peut-être davantage aux moins de dix ans. À la représentation à laquelle j'assistai, le jeune public, qui avait plutôt entre onze et treize ans, ne sembla pas touché outre mesure par la pièce, ne trouvant pas là écho à sa propre réalité. La candeur des propos ébranla peu ou prou cette petite faune bigarrée qui, à l'aube de l'adolescence, se montra plutôt prosaïque : ainsi, lorsque Don Quichotte menace de se dénuder pour attendre sa dulcinée, une jeune fille l'exhorta à s'exécuter sur-le-champ, pour le plus grand plaisir des autres... ce qui annula — pauvres comédiens ! — l'effet de la scène. Bref, la pièce orchestre un beau, et essentiel, plaidoyer en faveur de la folie créatrice, mais il n'est malheureusement pas certain que les jeunes y soient tous sensibles.

**Marie-Christine Lesage**

## « Suzanne ou les Désarrois amoureux II »

Texte de Pierre-Yves Lemieux. Mise en scène : Monique Duceppe, assistée de Line Noël. Décor : David Gaucher ; costumes : François Barbeau, assisté d'Anne Duceppe ; éclairages : Michel Beaulieu ; accessoires : Normand Blais. Avec Luc Bourgeois, Anne-Claude Chénier, Antoine Durand, Benoît Girard, Sylvie Gosselin, Raymond Legault, Hélène Mercier et Béatrice Picard. Production de la Compagnie Jean-Duceppe, présentée au Théâtre Jean-Duceppe du 6 septembre au 14 octobre 1995.

### **La recette du succès populaire**

Je n'ai pas aimé *Suzanne ou les Désarrois amoureux II*, pièce de Pierre-Yves Lemieux qui ouvrait la saison de la Compagnie Jean-Duceppe. Cependant, la salle, elle — du moins à la représentation à laquelle j'ai assistée —, l'a beaucoup aimée, comme en attestaient les rires fréquents et l'ovation debout à la fin du spectacle. Je vais donc essayer de comprendre les raisons de ce succès.

La pièce est la deuxième d'une trilogie consacrée au désarroi amoureux. Comme dans *Claude ou les Désarrois amoureux I*, présenté l'an dernier au même théâtre, son action se passe au chalet de la famille Lesieur, la veille de Noël. On retrouve la famille au complet : Claude, le père, notaire et veuf

Sylvie Gosselin, Benoît Girard et Béatrice Picard. Photo : André Panneton (CAPIC).



de longue date ; la sœur aînée, célibataire, professeure d'université et mère de famille substitut ; Suzanne, 36 ans, sans son mari et ses enfants partis à Disneyland ; et Simon, 33 ans, célibataire et médecin. Raymond, le mari de Suzanne, l'a quittée pour une autre femme. Elle en est profondément humiliée, blessée, et, dans son désarroi, elle fait croire à sa famille que c'est elle qui a quitté son époux pour un François imaginaire. Elle est amenée à faire le bilan de sa vie amoureuse et les personnages de son passé viennent interagir sur scène, en de courtes saynètes, avec l'autre Suzanne, celle d'antan. La Suzanne d'aujourd'hui dialogue, elle, avec un personnage mythique, l'Ange du Lac Croche, dont elle a toujours entendu la voix, au bord du lac, depuis que, toute petite, elle vient au chalet familial. Il lui apparaît, en cette veille de Noël, se mêle à la famille, sans que personne d'autre qu'elle ne puisse le voir ni l'entendre, et pousse la jeune

femme à affronter son passé, à faire face à sa vérité. Mais Suzanne est trop profondément blessée. À la fin du spectacle, l'air dur et *cool* dans une courte robe noire, portant d'emblématiques lunettes fumées, elle part assister au réveillon auquel l'a conviée le garagiste du village, « le premier de tous ceux qui vont payer pour ». La pièce présente donc un scénario substantiel consacré à une douloureuse problématique très actuelle, où s'entremêlent trois niveaux de réalité.

Ce scénario est bien servi par un décor esthétique et efficace. Dans le fond de la scène, se dessine le ciel mauve d'une fin d'après-midi d'hiver, qui s'assombrit à mesure que le temps passe, et contre lequel se dressent de nombreuses baguettes de bois blond : roseaux figés dans la glace. Le sol, lui, en pente montant vers le fond de la scène, est recouvert de larges dalles d'un matériau vitrifié de couleur blanchâtre, luisant comme de la

glace autour du chalet et des roseaux, mat comme de la neige devant la demeure et à l'intérieur de celle-ci. De la maison, on ne voit que la salle de séjour, avec son divan et ses fauteuils de cuir noir placés devant le foyer, en briques peintes d'un gris clair, où crépite un feu créant une ambiance chaleureuse. Ce foyer est adossé à un mur de planches verticales d'un gris très pâle rappelant le coloris du foyer et du plancher. Il délimite la largeur du chalet et monte très haut, assumant à son faite la forme en accent circonflexe d'un toit pentu. De chaque côté du foyer, deux ouvertures mènent l'une à la cuisine invisible et l'autre à un escalier montant vers les chambres.

Dans ce texte, l'ensemble des personnages incarne le mythe de la famille unie, réjouie de se retrouver pour Noël. Cette gaieté — qui me semblait aussi factice que les messages publicitaires de bière à la télévision — est liée aux scénarios familiaux du passé qu'on semble ressortir pour l'occasion, en même temps que les décorations de Noël. On régresse, on joue à l'enfant turbulent, à la mère grognonne, au *Pater familias*, on se chicane pour se réconcilier, on réclame que le rituel de la fête demeure identique à celui du passé, le père et le fils s'enivrent en allant chercher le sapin, etc. Bref, une jolie carte de Noël traditionnelle, gaie, rassurante. Notons cependant qu'aucun conjoint, petit-enfant ni ami de la famille n'est présent à la fête. Nous avons affaire à une famille nucléaire lovée autour de son passé, et on insiste pour nous convaincre qu'elle est sereine et heureuse. Le désarroi amoureux de Suzanne, thème principal de la pièce, est donc très solidement enchâssé dans une ambiance de festivités avec, comme fond

sonore occasionnel, la musique enjouée de *Vive le vent !*. Peut-être est-ce là un des ingrédients du succès populaire de cette pièce ? Le public est ainsi assuré que rien de tragique ne débordera sur lui. La souffrance de Suzanne s'exprime d'ailleurs par la révolte, la colère et l'amertume, sentiments plus toniques que le désespoir ou la tristesse et ses larmes ; on sympathise avec l'héroïne, mais on ne s'inquiète jamais pour elle. Retenons aussi, comme autre élément de succès populaire, qu'à travers la famille Lesieur ce sont des valeurs traditionnelles qui sont servies au spectateur — servies « à la moderne » avec de fréquentes allusions à des événements récents (la guerre en Bosnie, par exemple) — créant ainsi un confortable sentiment de pérennité que n'ébranlent pas les drames individuels.

Un des personnages centraux de la pièce est l'Ange du Lac (Béatrice Picard). Dès qu'il ouvre la bouche, on a la surprise de constater qu'il s'agit d'un ange ménopausé, d'une veuve joyeuse aux propos truculents et cyniques, reluquant monsieur Lesieur, père, réclamant plus de détails juteux lors du récit des aventures amoureuses de Suzanne ; un ange que cette dernière trouve vulgaire, mais qui ne se prive pas, le moment venu, de lui faire la morale sur un ton de maîtresse d'école. Puis-je l'avouer ? Je suis de la vieille école en matière d'anges et j'ai abhorré ce personnage. Je dois cependant convenir que, grâce à lui, j'ai compris que j'assistais à une comédie de mœurs déguisée en drame. Ce personnage est vraiment drôle par courts moments et a l'avantage d'offrir comme miroir aux spectateurs l'un des visages familiers du Québec traditionnel : l'amour du plaisir entremêlé à la crainte de Dieu et du déraisonnable. Que penser maintenant des personnages

issus du passé de Suzanne ? Ils sont importants en ce qu'ils mettent en scène plusieurs facettes du désarroi amoureux : l'humiliation de celle qui aime davantage, les sentiments de rejet et d'abandon, l'idéalisation de l'amour qui conduit au masochisme, etc. Suzanne s'avère, en effet, une de ces femmes qui « aiment trop » ; elle a du caractère et on serait tenté de la qualifier de « passionnée » ou de « dépendante affective », selon notre humeur. Les premières saynètes plaisent par leur fraîcheur. Puis survient un sentiment de souffrance qu'on éprouve par identification au personnage. Mais voilà que la Suzanne d'aujourd'hui intervient dans les saynètes et règle des comptes avec le passé. Elle reprend une scène, par exemple, pour feindre un stoïcisme qui fut jadis authentique et flanquer, le moment venu, une gifle méritée à un amoureux déserteur, au soulagement tangible de la salle qui hurle de rire. L'effet dramatique est instantanément coupé, et c'est là, selon moi, un autre des ingrédients du succès populaire de la pièce : la victime s'est vengée et le spectateur aussi, en même temps qu'elle. Il n'y a plus de victime ni, donc, de danger de se reconnaître dans la souffrance de celle-ci.

Comment la mise en scène de Monique Duceppe sert-elle le texte de Pierre-Yves Lemieux ? Le programme du spectacle présente la pièce comme « une œuvre bouleversante sur les déchirures du cœur [...] qui rejoindra les replis les plus secrets de l'âme des spectateurs ». Pourtant, le jeu des acteurs jouant les membres de la famille — bien qu'il soit plutôt juste — manque d'intériorité, se tient à une distance prudente des sentiments tragiques. Ils parlent fort, rient, écoutent Suzanne avec amusement et

sympathie mais sans jamais sembler émus. À un point tel que, quand le père et l'ange font la leçon à Suzanne et la somment de laisser tomber ses mensonges, on s'étonne de leur brusque revirement d'attitude ; ils semblent téléguidés par un mauvais psychothérapeute tant leur ton est faux. Le drame dans cette pièce, ce n'est pas seulement celui du désarroi amoureux, mais aussi le fait que Suzanne n'est véritablement accueillie et écoutée par aucun membre de sa famille, ce qui l'amène à faire de même, à ne pas aller au fond d'elle-même, à rester à la surface, là où la rage, la colère, l'amertume s'agitent bruyamment. Seules la souffrance et la tristesse exprimées par les comédiens dans les saynètes — grâce sans doute à la simplicité et à la sobriété de celles-ci — parviennent parfois à franchir la rampe. La mise en scène de Monique Duceppe va donc dans le sens du texte en ce qu'elle nous rappelle sans cesse une certaine conception du théâtre selon laquelle une œuvre doit être d'abord et surtout un divertissement pour le spectateur.

La recette du succès populaire de *Suzanne ou les désarrois amoureux II* ? Une spectatrice l'a formulée à sa façon après le spectacle. S'adressant à sa compagne, qui venait de lui confier qu'elle avait aimé la pièce, elle lui dit avec de la fierté dans la voix : « T'as vu ? J'ai pas pleuré cette fois-ci ! »

**Hélène Richard**